

SUR LES PAS D'ANATOLE FRANCE

-LA FIGURE DU SAVANT ENTOURE DE VIEUX LIVRES ET LA LEGERETE DU CONTEUR-



CLAUDE BERNIOLLES

Pourquoi s'intéresser à Anatole France aujourd'hui ?

Même si l'on n'a pas bénéficié soi-même de l'enseignement classique des classes de latin-grec au lycée, on peut néanmoins être sensible aux beautés de la période latine, si différente de la phrase française ; on peut alors recueillir quelques uns des fruits charnus de cette culture latine qui est comme *passée* dans quelques uns des textes français écrits par les meilleurs auteurs, tels Anatole France puisqu'il s'agit ici de lui, mais à la même époque aussi Gide, quoiqu'à la génération suivante écrivain qu'adolescent j'admirais, comme aujourd'hui j'admire Barthes ...(tous ces auteurs, on s'en doute, ont sucé le lait de « la bonne louve » lors de leur passage par les humanités).

Mais comme on le sait aussi, le jeune Anatole souffrait de la médiocrité de « ses origines »¹, handicap qu'il n'aura de cesse de combattre toute sa vie par une énorme boulimie de savoir. C'est donc une sorte de curiosité de ma part qui est à la source de cette enquête, même si cette raison n'est pas la seule. La deuxième raison est d'un autre ordre. C'est une *photographie ancienne*² - celle du *cabinet de travail* d'Anatole France, encombré d'innombrables choses, statuettes, têtes en marbre et effigies aux murs, luminaires divers, reflet du cabinet du « savant » décrit dans les *Matinées de la Villa Saïd*, photographie illustrant un article du *Figaro littéraire* de Pierre Marcabru³ d'il y a un peu plus de dix ans, qui a été *le déclic* ! Difficile à expliquer ce parfum d'éternité (mais ce parfum d'éternité, ne serait-ce pas le style néo classique d'Anatole France ?) qui flotte sur une photographie, à l'image de cette Loire trop lente et trop calme au bord de laquelle Anatole François Thibault, dit France, est mort au pinacle de la gloire en 1924 « entouré de ses trois chats et en odeur de sainteté républicaine » [...] « Il avait quatre-vingts ans, c'était le grand manitou des lettres françaises », écrit Pierre Marcabru.

Que s'est-il donc passé entre sa naissance en 1844, en plein cœur de Paris, au 19, quai Malaquais, près de la coupole de l'Institut, et 1924, l'année de la parution du *Premier Manifeste du Surréalisme*? On a envie de dire : *Rien* ! tant la période qui suit, au plan littéraire, est radicalement différente de la sienne. Anatole France paraît donc aujourd'hui oublié, la violence des attaques des surréalistes contre lui y étant néanmoins pour quelque chose : « Avez-vous déjà giflé un mort ? » et « Je tiens tout admirateur d'Anatole France pour un être dégradé », pouvait-on lire sous la plume d'Aragon, critique acerbe d'une écriture qui était alors considérée comme « bourgeoise » ; or le mouvement surréaliste aussi, a été oublié, partiellement au moins, et donc, *a fortiori*, la querelle des mouvements littéraires qui précédaient : réalisme, naturalisme, symbolisme.

¹ - On sait que le père du jeune Anatole, cordonnier de son état, était à l'origine presque illettré, et que c'est le comte de La Bédoyère qui était le colonel sous les ordres duquel il servait, qui le prendra sous son aile et

² Photo Rue des Archives

³ Article du jeudi 9 mars 2000 intitulé : « Anatole France, portrait d'un écrivain trop sage ».

Mais il y a aussi, qui explique cet oubli, l'évolution des mœurs et de la société, qui, elle, s'est irrémédiablement transformée. Marie-Claire Bancquart, maîtresse-d'œuvre de l'édition en quatre tomes des Œuvres d'Anatole France⁴ a su montrer avec brio cette évolution dans *la longue durée* : pour n'en donner ici qu'un exemple, le fait que, le libraire Noël France, père d'Anatole, propriétaire de la célèbre librairie quai Malaquais fréquentée par beaucoup d'érudits de l'époque, ait été « *le dernier libraire à chaises* » de Paris.⁵ (A l'heure du livre électronique et des éditions numériques, comment imaginer cela aujourd'hui ?).

De fait, Anatole France est né, dans une *école bibliothèque*. Dès l'âge de sept ans, il regarde et écoute les adultes dans la boutique de son père, et compose déjà pour sa mère un petit texte⁶. Ce que l'on comprend, si on suit l'idée de Marie-Claire Bancquart, c'est que le livre et les livres ont été pour Anatole France, avant tout, un espace et un paysage où l'on se promène et où on se souvient de son enfance, quelque chose de *charnel*, et comme elle l'explique, on passe à côté de la nature ou de l'essence de l'homme si on méconnaît ce point : « *les pages préférées sont [chez lui] comme des sensations, les auteurs sont comme des amis* ». Et comme l'indique encore Marie-Claire Bancquart dans sa présentation de l'écrivain, bien des choses s'expliquent dans ses écrits si l'on tient compte de la formation du tout jeune Anatole dans la librairie bibliothèque paternelle.

Les livres auront d'abord été pour lui les livres découverts là, tout jeune d'abord les légendes par où se prolonge le Passé, et après, ceux enseignés au collège. Le temps où il compose ses premiers écrits est ainsi *reculé* dans le « temps ancien » C'est d'abord *La Légende de Gutenberg* (Anatole a à peine quinze ans) *La légende de la Recluse* et *La légende de sainte Radegonde* (un an après) par exemple ou la *Méditation sur les ruines de Palmyre* et une version latine sur *Le Goût des jardins* en

⁴ - Edition dans la Pléiade de ces quatre tomes d'Oeuvres, bourrée de notices, notes et de variantes.

⁵- Noté par les frères Goncourt : l'expression « à chaises » signifiant que les clients et érudits qui venaient là, s'asseyaient dans la boutique pour s'entretenir de l'actualité littéraire et artistique, et échanger des renseignements et des réflexions ; .époque de « l'oralité » que nous ne connaissons plus de la même manière, sorte de « bibliothèque parlée » selon l'expression de M-C Bancquart.

⁶- *Nouvelles pensées et maximes chrétiennes par Anatole*

1861 Anatole est alors élève au collège Stanislas ; plus tard ce seront des poèmes, *Les Poèmes dorés* en 1873 ou *Les Noces corinthiennes* en 1876. Le style d'Anatole France ne variera guère tout au long de sa longue carrière et après avoir subi l'influence du Parnasse, sera *néo classique*, un peu comme chez Gide.

En poésie, le prototype du style néo classique à l'époque était celui d'André Chénier⁷. On sait qu'après *Les Noces corinthiennes* de 1876, Anatole France va passer progressivement de la poésie, au « roman » ; toutefois, il faut ajouter qu'un poète ne cesse jamais d'être au fond de soi poète : ainsi, l'univers des fées et des lutins qu'on rencontrait dans ses poèmes, continueront à le séduire et à enchanter son imagination de prosateur. Ce seront *Le Crime de Sylvestre Bonnard* en 1881 qui connaîtra un vif succès et plusieurs remaniements jusqu'en 1904, *Les Désirs de Jean Servien* en 1882, *Le Livre de mon ami* en 1885, puis des contes ou des nouvelles, *Balthazar* en 1889 avec ce long conte « Abeille » comportant 21 chapitres, *Thaïs* en 1891, *L'Etui de Nacre* en 1892 ou les commentaires ironiques ou sceptiques de *la Rôtisserie de la reine Pédauque* et les *Opinions de l'abbé M. Jérôme Coignard recueillies par Tournebroche* en 1893, *Le Jardin d'Epicure* en 1894 et, *Le Lys rouge* formant avec *Thaïs* les deux volets d'une même histoire d'amour dont l'inspiratrice est Madame Arman de Caillavet, l'égérie et amie d'Anatole France à cette époque.

Affaire de goût sans doute, mais il s'agit pour moi avec ces ouvrages de ce que j'appellerai ici *le premier Anatole France* (qui précède en quelque sorte l'Académicien adulé qu'il va devenir en 1896). C'est *cet auteur* que j'apprécie de préférence *au second*, celui de *Monsieur Bergeret à Paris* de 1901 ou *des Dieux ont soif* de 1912, roman considéré comme son chef-d'œuvre. Proust, le grand Proust, a une expression délicieuse, « *écrits de velours* »⁸, pour caractériser les premiers écrits construits avec maladresse de certains romanciers, mais qui possèdent une grande

⁷ Les poèmes d'une certaine période chez Anatole France se ressentaient du néo classicisme d'André Chénier, poète dont notre auteur se sentait proche, après avoir subi l'influence de Leconte de Lisle. (Le style néo classique cherche à retrouver l'image idyllique et mythique du monde ancien disparu)

⁸ -Proust, dans ses *Essais et articles*, parle « d'écrits de velours » pour désigner les premiers écrits de romanciers qui seraient porteurs de par leur « rugosité » ou défauts, de plus de « vérité » que même les chefs-d'œuvre.

vérité intime... Eh bien ! Quelques uns des premiers livres d'Anatole France, de par leur construction déséquilibrée ou trop composite (et donc regardés aujourd'hui dans la réception qu'on en fait comme « superficiels » ou du « bavardage ») n'en possèdent pas moins pour moi cette qualité de velours proustienne qui en fait tout le prix. « A redécouvrir d'urgence » ! comme on le lit dans les encarts publicitaires des gros éditeurs des places boursières du livre aujourd'hui!

Il va sans dire que l'article très libre que je me propose ici ne peut remplir le même office que celui de rédacteurs spécialisés pour « faire lire » et « vendre » ... Il n'empêche : « Je me livre à ce travail [comme dit Sainte-Beuve] pour mon divertissement personnel. » Je m'efforcerai de regarder la figure grave du savant entouré de livres, en lui associant parfois le critique littéraire et philosophe qu'il était aussi, tout en observant chez lui la légèreté du conteur (qui émerveillait à l'époque) et qu'à mon sens Anatole France est toujours resté.

Il y a comme un lien magique, extrêmement fort, entre le côté « savant » ou aride du livre qu'on découvre et qui est plaisant en même temps (c'est une espèce de paradoxe typique d'Anatole France) et, le côté « merveilleux » qui se dégage de la lecture ...Merveilleux, qu'il faut rapprocher du « merveilleux » du conte tout au moins pour ce qui concerne les premières productions romanesques ou *romances* (acceptons l'expression), répertoriées plus haut. A travers des histoires très différentes, les personnages principaux d'Anatole France hantent les livres, de préférence les *vieux livres*, les *manuscrits*, et les *livres de l'Antiquité gréco-latine ou égyptienne*, de même qu'ils hantent les bibliothèques ou les espaces retirés propres à la lecture des écritures sacrées comme on voit chez les anachorètes.

Le Crime de Sylvestre Bonnard par exemple est formé de deux nouvelles asymétriques, « La Bûche » (50 pages, Première partie), et « Jeanne Alexandre (un peu plus de 100 pages, Deuxième partie) dont l'histoire réside dans le souvenir d'une femme aimée, Clémentine qui a quitté la vie, et la rencontre de sa petite fille prénommée Jeanne dont le narrateur et personnage, Sylvestre Bonnard, va devenir

le tuteur ... Histoire sans doute faite pour plaire à l'époque ... Mais l'intérêt pour nous aujourd'hui (faut-il dire pour moi ?) n'est pas là, mais dans les péripéties féeriques racontées ... De fait, il s'agit de deux contes (à la manière de Dickens), le premier avec « La Bûche », d'un conte de Noël, le second avec « Jeanne Alexandre », d'un vrai conte de fées ... Ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette histoire c'est que l'auteur nous conduit par la main comme un enfant dans la première partie nous emmenant en voyage avec lui, d'abord en Italie, à Naples, puis en Sicile à la recherche du précieux manuscrit de *La Légende dorée* de Jacques de Voragine (clerc du treizième siècle), et ce n'est que dans les deux dernières pages, vrai coup de théâtre, que le manuscrit qui lui échappait jusque là lui sera apporté chez lui sous la forme d'un gros paquet à l'intérieur d'une bûche de bois parfumée de violettes, par un jeune garçon ... la mystérieuse donatrice n'étant autre que la princesse Trépof rencontrée à Naples ... (anciennement Madame Cocoz aidée autrefois) et le jeune garçon son fils ... Quant à la deuxième partie, vrai petit joyau, donnons la parole à Anatole France, car il s'agit d'une véritable page d'anthologie, censée éclairer la rencontre du vieux savant obsédé de livres, avec une *petite fée « argentine »*, étincelante de grâce de beauté et d'intelligence :

« Je vis tout à coup, sans m'être aperçu de sa venue, une petite personne assise sur le dos [d'un] livre, un genou replié et une jambe pendante, à peu près dans l'attitude que prennent sur leur cheval les amazones d'Hyde Park ou du bois de Boulogne. Elle était si petite que son pied ballant ne descendait pas jusqu'à la table sur laquelle s'étalait en serpentant la queue de sa robe. Mais son visage et ses formes étaient d'une femme adulte [...]. J'ajouterai, sans crainte de me tromper, qu'elle était fort belle et de mine fière, car mes études iconographiques m'ont habitué de longue date à reconnaître la pureté d'un type et le caractère d'une physionomie. La figure de cette dame, assise si inopinément sur le dos d'une Chronique de Nuremberg, respirait une noblesse mélangée de mutinerie. Elle avait l'air d'une reine, mais d'une reine capricieuse [...] Son costume, approprié à sa physionomie, était d'une extrême magnificence [...] La coiffure était une sorte de hennin à deux cornes [...]. Sa petite main blanche tenait une baguette qui

attira mon attention d'une manière d'autant plus efficace que mes études archéologiques m'ont disposé à reconnaître avec quelque certitude les insignes par lesquels se distinguent les notables personnes de la légende et de l'histoire. Cette connaissance me fut utile en cette occasion. J'examinai la baguette, et je reconnus qu'elle avait été taillée dans une branche de coudrier. C'est, me dis-je, une baguette de fée ; conséquemment, la dame qui la tient est une fée. Heureux de connaître la personne à qui j'avais affaire, j'essayais de rassembler mes idées pour lui adresser un compliment respectueux ...

'Madame, dis-je avec politesse et dignité, vous accordez l'honneur de votre visite, non à un morveux ni à un rustre, mais à un bibliothécaire assez heureux pour vous connaître [...] je vous croyais évanouie à jamais depuis trois siècles au moins ...Ma concierge ...et mon petit voisin que sa bonne mouche encore, affirme que vous n'existez pas'

'Monsieur Sylvestre Bonnard, me dit-elle, vous n'êtes qu'un cuistre. Je m'en étais toujours doutée. Le plus petit des marmots ...connaît mieux que tous les gens à lunettes de vos Instituts et de vos Académies. Savoir n'est rien, imaginer est tout. Rien n'existe que ce qu'on imagine. Je suis imaginaire. C'est exister cela, je pense ! On me rêve et je parais. Tout n'est que rêve, et, puisque personne ne rêve de vous, Sylvestre Bonnard, c'est vous qui n'existez pas. Je charme le monde ; je suis partout, sur un rayon de lune, dans le frisson d'une source cachée, dans le feuillage mouvant qui chante ... On me voit, on m'aime [...] Sylvestre Bonnard, votre chaude douillette recouvre le cuir d'un âne. »'

La leçon, mais côté Sylvestre Bonnard cette fois : « [...] par une habitude de plus de soixante ans, je ne [sens] plus les choses que par les signes qui les représentent. Il n'y a pour moi dans le monde que des mots, tant je suis philologue ! Chacun fait à sa manière le rêve de sa vie. J'ai fait ce rêve dans ma bibliothèque, et, quand mon heure sera venue de quitter ce monde, Dieu veuille me prendre sur mon échelle, devant mes tablettes chargées de livres ! [...] ». Toute la posture mais aussi retenue de l'écrivain France, affleure dans ces lignes : les droits de l'imagination contre le courant scientifique et positiviste qui a cours au moment de la parution du roman et après, et dans le même temps le

respect de la science aussi... Je n'ai montré ici qu'une espèce de dichotomie, celle qui existe entre la féerie (l'univers de fées et la légende) et la science (le monde des livres et de l'histoire, études iconographiques et études archéologiques mentionnées dans le texte), mais dans les dernières lignes du premier conte « La Bûche » il y en a une autre, tout aussi remarquable qui touche à la morale, le narrateur Sylvestre Bonnard s'accusant de la sorte: « *Bonnard, me disais-je, tu sais déchiffrer les vieux textes, mais tu ne sais pas lire dans le livre de la vie. Cette petite étourdie de Mme Trépof, à qui tu n'accordais qu'une âme d'oiseau, a dépensé, par reconnaissance, plus de zèle et d'esprit que tu n'en a jamais mis à obliger personne [...]* »

On rencontre ici cette auto ironie souriante dont beaucoup de ses romans ou contes, nous parlent ... A vrai dire, nombres de créations franciennes voient coexister, juxtaposer, ou mêler, les écheveaux de la science, de la vie, et du rêve, montrant parfois, à parts égales, la figure grave du savant entouré de livres et la légèreté du conteur ...Anatole *aura sans doute passé sa vie à la rêver dans une bibliothèque* comme il écrit dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard* ...mais souvent, aussi, l'aspect spontané ou primesautier du conte se retrouve dans ses souvenirs d'enfance et d'adolescence qui sont la matière même de plusieurs récits autobiographiques : *Les Désirs de Jean Servien*, épisode de l'élégante Mme Ewans accompagnant de son ombrelle son fils Edgar et le petit Servien à la fête foraine de Saint-Cloud, haut en couleurs (qui rappelle le Paris de Baudelaire), ou, dans *Le Livre de mon ami*, au chapitre IX « Les Dernières Paroles de Décius Mus »⁹, France (par personne interposée) écrit : « *J'avais ... un goût du beau latin¹⁰ et du beau français que je n'ai pas encore perdu, malgré les conseils et exemples de mes plus heureux contemporains [...]* Je me suis entêté dans ma littérature, et je suis resté un classique (...).

⁹ - Décius Mus, dans l'*Histoire romaine* de Tite-Live, lors d'un combat contre les Gaulois, en 295, à Sentinum s'était « dévoué » en sacrifiant aux dieux Mânes selon les formules religieuses rituelles, afin d'assurer la victoire à l'armée romaine ...

¹⁰ - Ainsi, on trouve souvent quelques débuts de vers de Virgile (ou d'Horace et autres) dans le corpus d'Anatole France ; pour prendre un exemple ici, les derniers vers de la célèbre IV Bucolique, à plusieurs reprises citée : « *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem [...]* » (Commence, petit enfant, à reconnaître ta mère à son sourire)

De même le chapitre X suivant, intitulé « Les Humanités » (morceau royal pour qui cherche à connaître le ton et style du maître es lettres françaises Anatole France), on lit : «*Je vais vous dire ...ce que je vois quand je traverse le Luxembourg dans les premiers jours d'octobre, alors qu'il est un peu triste et plus beau que jamais ; car c'est le temps où les feuilles tombent une à une sur les blanches épaules des statues.*¹¹ *Ce que je vois alors dans ce jardin, c'est un petit bonhomme qui, les mains dans les poches et sa gibecière au dos, s'en va au collège en sautillant comme un moineau [...]* A travers le souvenir des lectures faites, Pierre Nozière ou le petit Servien, apparaissant souvent aussi un livre à la main ; le monde du livre est le monde même de l'enfance et de l'adolescence d'Anatole France, si on comprend bien. Dans « Le livre de Suzanne » (une partie du *Livre de mon ami*), apparaît toute une philosophie des marionnettes ; dans l'épisode « Guignol » par exemple, France écrit : «*Si j'étais auteur dramatique, j'écrirais pour les marionnettes [...]* *Tout mon art serait des dépeindre des passions, et je choisirais les plus simples ...Ce serait excellent pour Guignol. Ah ! C'est là que les passions sont simples et fortes. Le bâton est leur instrument ordinaire. Il est certain que le bâton possède une grande force comique [...]*

Et combien d'autres épisodes en couleurs et divertissants, Anatole France ne nous délivre-t-il pas dans ses nouvelles ou contes écrits après: le conte *Balthasar* par exemple, qui nous entraîne dans l'Antiquité chrétienne au royaume de la reine de Saba, ou sa suite « La fille de Lilith » et « Laeta Acilia » à l'époque de Tibère avec la belle Marie-Madelaine disciple du Christ comme protagoniste, histoires édifiantes baignant dans la religion (ce dont on est loin de se douter quand on n'a pas lu vraiment Anatole France), ou, qui est dans un autre style, le long conte « Abeille », et ses bienveillants nains. En réalité, nous voyons avec ce conte, comme avec bien d'autres, qu'Anatole France, savant adulé à l'époque, avait su garder une âme d'enfant ...

¹¹ Marie-Claire Bancquart, dans sa notice, indique ici : « Ne sent-on pas une mélancolie virgilienne s'exprimer à propos d'une époque irrémédiablement enfuie, dans un passé où elle rejoint toutes les antiquités ? »

Le conte *Thaïs* (qui sera joué à l'opéra), et dont l'histoire se déroule au temps de l'Antiquité alexandrine III^e siècle. L'Argument ? Une histoire de « l'éternel désir » où se livre le combat de la religion et de l'amour de l'anachorète Paphnuce pour la belle courtisane Thaïs, tout un « conte philosophique » sur la conversion, posé là dans cette Thébàide. L'art de France encore ici est extrême : on voit « danser mille et une petites Thaïs » sur un papyrus que lit Nicias, l'épicurien : « Elles avaient chacune la hauteur d'un doigt, et pourtant leur grâce était infinie et toutes étaient l'unique Thaïs [...] ». L'interprétation de toute cette rêverie et féerie d'Anatole France ? Le goût du minuscule, rassurant : les petites Thaïs par exemple, de par leur petitesse ont un côté aimable, et les nains ne font pas peur non plus, quant à la marionnette, de par son aspect « stylisé et simplifié », « l'univers de poche [dans lequel elle apparaît] protège » si l'on en croit la belle analyse de Marie-Claire Bancquart qui parle ici d'« imaginations microscomiques » ; tout comme sur un autre plan, elle nous incite aussi à réfléchir en profondeur au statut de quelques uns des personnages de l'écrivain France, tels le savant Sylvestre Bonnard, l'abbé Jérôme Coignard ou le petit Servien et Pierre, le jeune héros du *Livre de mon ami*..

Rangeons-nous à ce qu'elle nous dit¹² : « Figures de compensation » pour Anatole France, explique t-elle, s'agissant de ses héros (hérauts ?), savants chevronnés, Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, et le distingué Abbé Jérôme Coignard, bourré de connaissances tant sacrées que profanes (la truculence de Coignard aidant); quant aux deux autres petits héros, il s'agit là, explique notre spécialiste, d'une « autobiographie déguisée » ou « perverse » de la part de l'auteur, propre à « faire valoir » une enfance plus riche et disons, rêvée, qu'Anatole enfant n'a jamais eue. Profondeur de ce genre d'analyse, analyse à mon sens avant la lettre « freudienne », la fiction jouant chez France le rôle d'instance de « réparation ».

S'agissant de *La Rôtisserie de la reine Pédauque* ou des *Opinions de Jérôme Coignard*, romans empreints de l'illuminisme propre à certains philosophes du dix-

¹² -Explication qui nécessiterait de longs développements, mais hors de propos dans le cadre de ce petit article...

huitième siècle... et l'on sait la dilection d'Anatole France pour la philosophie des Lumières (mais il s'agit ici, nous apprend Marie-Claire Bancquart, d'un dix-huitième siècle « distancé », car reflétant les polémiques sur l'occultisme ou l'ésotérisme « fin de siècle » à l'époque où écrit Anatole France); on peut sans doute placer ces œuvres au rang de romans philosophiques, pour une bonne part « sceptiques » .. Ainsi, certaine critique a indiqué la ressemblance de ton et d'allure du roman *Les Opinions de M. Jérôme Coignard recueillies par Jacques Tournebroke* avec le roman de Diderot *Jacques et son Maître* : même douce ironie et même « scepticisme »... Après ce scepticisme qu'on trouve un peu partout chez France, l'épicurisme, qui est comme la deuxième mamelle de l'auteur, et d'abord, et principalement, dans *Le Jardin d'Epicure*. Ainsi, dans ce livre, vrai recueil de sagesse, Anatole France dit: « *Ma faiblesse m'est chère. Je tiens à mon imperfection comme à ma raison d'être* » ainsi que « *Il faut des centaines et des milliers d'années pour altérer sensiblement quelques uns de nos caractères*», et évoque « *les malfaçons des pots que nous sommes, fabriqués par quel potier sadique?* » et tant d'autres pensées touchant de loin ou de près le « divin » Epicure, que les Anciens Grecs, comme on sait, avait placé au rang des dieux ...

Quel sens à tout cela ? La hantise du Passé, sans aucun doute, héritée de l'enfance. La conférence d'Anatole France à la Société historique d'Auteuil et de Passy de 1894 est riche ici d'enseignement : « *Le passé, messieurs ! La vie serait bien courte si nous ne la prolongions point sans le passé et dans l'avenir [...] L'avenir est commode sans doute. On y met l'espérance [mais enfin] on ne peut pas feuilleter l'avenir comme un recueil d'images ; C'est le passé, messieurs, qui est l'atlas divers et divertissant dont les cartes nous instruisent en nous charmant.* » A l'évidence, ce goût et ce culte du Passé est au fondement même de la psyché d'Anatole France ...

C'est le moment peut-être de dire quelques mots de tout un pan de l'œuvre d'Anatole France, qui est la chronique et la critique¹³ qui ont souvent nourri,

¹³ Pour mémoire, la production d'Anatole France est considérable à cet égard ; citons quelques titres ici de revues ou journaux dans lesquels il est intervenu régulièrement pendant de longues années : *La Vie littéraire*,

comme secrètement, quelques unes de ses productions romanesques. Marie-Claire Bancquart parle ici de la circulation constante chez l'écrivain entre sa critique et son œuvre de romancier ...Ce point de vue est à même de nous renseigner *par excès*, faudrait-il ajouter, sur le défaut de la cuirasse d'Anatole France, pour nous lecteurs actuels. Aujourd'hui la critique est un genre séparé du roman ; ce n'était pas le cas au XIX^{ème} siècle, ceci expliquant qu'Anatole France *soit vu* plus comme penseur et philosophe¹⁴ que comme « vrai » romancier, celui-ci se trouvant de fait aujourd'hui *dans les oubliettes* ...

Le problème de la réception d'une œuvre aussi riche que celle d'Anatole France pose on s'en doute de grands problèmes d'investigation (pour qui s'y intéresse évidemment). L'un de ceux-ci touche au genre. La production romanesque de France : nouvelle ou roman ? Ce à quoi Marie-Claire Bancquart, la brillante spécialiste souvent citée mentionne ceci : « *Nouvelles, romans, ... Anatole France et son entourage hésitaient entre ces termes pour nommer ses ouvrages longs.* » Quant au lecteur que je suis, il me semble que c'est plus comme « nouvelles » qu'il faut voir les choses, parce qu'on se régale plus en prenant son temps, je veux dire en lisant en dilettante ... (« le genre » nouvelle à mon sens, un peu comme la poésie, réclame plus de temps de lecture et de méditation que le roman censé aller vite ...)

C'est un saut dans le temps d'un quart de siècle qu'il faut faire maintenant, puisque nous passons de l'année 1894 à l'année 1921. Evidemment, entre ces deux dates, au tournant de l'an 1900, beaucoup de choses se sont passées : en premier lieu l'Affaire Dreyfus qui divisa la France en deux comme on l'a écrit (Anatole

L'Univers illustré, L'Amateur d'Autographes, Le Temps, L'Écho de paris, Le Siècle qui parle de l'actualité brûlante comme l'Affaire Dreyfus, le tout constituant une véritable marqueterie.

¹⁴ - Deux idées maîtresses d'Anatole France sont les suivantes : un credo « relativiste » et un sens aigu de « l'universelle illusion ». Sur le premier point, il écrit par exemple : « [...] Qu'importe au fond ce que l'homme croit, pourvu qu'il croie ! [...] Tout ce qu'il découvrira, tout ce qu'il contempera, tout ce qu'il adorera dans l'univers, ne sera jamais que le reflet de sa propre pensée [...] ». Quant au second point touchant l'universelle illusion, cela signifie que tout système, qu'il soit philosophique ou scientifique, sera arbitraire, car « subjectif ».

France ayant choisi le parti « dreyfusard »)¹⁵ ; mais il y a aussi plusieurs autres contes ou histoires après 1900, chez Anatole France, *M. Bergeret à Paris* par exemple, ou, moins connue mais sublime d’amusement, quoique satirique et caustique, *L’Ile des Pingouins* : il s’agit là, ni plus ni moins, de Pingouins baptisés par mégarde au fond de l’Antarctique par un saint qui n’y voit presque pas, les Pingouins ayant été pris pour des hommes, Pingouins toutefois auxquels Dieu tout puissant donnera une âme (quoique petite), et qu’il métamorphosera en hommes, en conséquence de quoi, ces volatiles devront se comporter comme voudrait le Seigneur, c’est-à-dire être bons et sages... on imagine la suiteLa leçon ? Comme dit France dans un discours à des étudiants en 1910 « *Nous croirons en doutant ; nous douterons en croyant.* »¹⁶, la formule reflétant aussi à mon sens l’une de ses pensées les plus profondes (du genre Montaigne).

Nous arrivons au bout de notre promenade littéraire. *Les Matinées de la Villa Saïd*, complètent si l’on peut dire, le portrait de l’écrivain France et le tableau de sa création vus jusqu’ici. Elles furent publiées en 1921¹⁷, trois ans avant la mort du maître, sous la forme d’entretiens. Ces entretiens, conversations ou dialogues « répertoriés » ici, sont du coup, *au diapason du caractère et des idées du maître*. Quantité de visiteurs avant la guerre, écrivains, princes, ducs, parlementaires, banquiers, ministres etc. avaient été reçus par Anatole France comme on sait, à la Villa Saïd. Il faut dire un mot de la Villa. La Villa Saïd, était située sur l’un des bords de l’avenue du Bois de Boulogne actuel, dans une impasse sous des sycomores taillés à la française, les lierres couvrant les murs. L’hôtel avait été acheté 70000 francs d’époque¹⁸. Anatole France l’avait abandonnée avant la guerre pour se réfugier à la Béchellerie en 1914, y transportant ses livres et son mobilier.

¹⁵ - « L’Affaire », comme on disait alors, dont il faudrait ici beaucoup parler, mais ce serait un autre article de ma part touchant les mœurs de la III^{ème} République délétère et corrompue, violemment vitupérée par Anatole France à ce moment-là ...

¹⁶ Cité par Pierre Gascar dans sa préface de 1910.

¹⁷ -La plupart de ces entretiens furent publiés par fragments dans *Le Cri de Paris* et aussi dans *La Grande Revue* – ces citations, publiées sur Internet, sont extraites du *Full text of « Les Matinées de la Villa Saïd »* publiées chez B. Grasset en 1921, par Paul Gsell.

¹⁸ - 70000 francs, soient les gages de toute une vie de petite employée.

L'un des clous de l'ouvrage, est la remémoration des fastes d'antan. Ainsi de la superbe description des lieux.

On lit : « [...] *L'huis peint en vert était tout un musée. La poignée de la sonnette était de bronze. C'était une petite tête florentine dont la grâce accueillait amicalement la main qui la caressait. La boîte aux lettres était scellée par des médailles antiques. Un jour, le maître lui-même nous fit l'honneur de son logis. Nous avons été reçu par la bonne vieille Joséphine [...] Le vestibule regorgeait de trésors : faiïences persanes aux œillets bleus, verts et rouges, poteries de Rhodes aux reflets mordorés, archaïques statues dressées sur des guéridons et des consoles. Un gros moine dépêchait son rosaire près d'une Vierge allemande au front protubérant et aux longs cheveux crépelés. Une mignarde Lucrece italienne se perçait éternellement le sein. [...] Parmi les objets qui lui agréaient le plus, France nous désigna sur la cheminée une sculpture antique. C' était une tête féminine, un peu rejetée en arrière, et dont les yeux mi-clos étaient noyés de langueur amoureuse [...] Nous passâmes dans son cabinet de travail. Sur la table, un adorable génie ailé de Tanagra se haussait sur la pointe des pieds pour prendre son vol [...] Chaque période de sa vie apporta chez lui de somptueuses alluvions. A Thais correspondaient les souvenirs hellénistiques, les têtes, les torsos, les statuette et les stèles de marbre ambré ; au Lys rouge, les faiïences italiennes [...] Il nous montra ses vieux livres – Je les chéris tendrement, nous dit-il, parce qu'ils prouvent à qui les consulte l'oubli du présent et un peu d'innoffensive clémence, ce petit grain de folie affecte même ceux qui les manipulent sans les lire [...]*».

On ne peut évidemment tout lire ni résumer de ces « Matinées », dont la recension couvre un nombre important de pages, mais bien des idées principales d'Anatole France s'éclairent si on analyse son propos (comme souvent il le fait lui-même), entre Pyrrhon (le chantre du scepticisme) scepticisme aimable ou passionné mentionnés par Marie-Claire Bancquart, ou scepticisme souriant chez Pierre Gascar et Epicure, tous deux étant de ses maîtres à penser : deux

philosophes de l'Antiquité hellénistique cités souvent dans son œuvre et dont on peut présumer qu'ils sont toujours restés au plus intime de lui.

Si l'on s'arrête au contenu de ces entretiens, étayés d'anecdotes, les auteurs cités constituent une masse énorme, depuis les philosophes et auteurs de l'Antiquité jusqu'aux « Modernes » des dix-septième et dix-huitième siècles, ces auteurs étant montrés discourant dans plusieurs « *Dialogues philosophiques* » (loi du genre qu'affectionnait Anatole France) ; on peut rappeler la dilection de France pour la langue du dix-huitième siècle, langue qu'il considérait comme « *langue morte* » pour nous aujourd'hui, de par la pureté de style et le goût qu'elle prônait. Il soulignait déjà par exemple, de manière irrévérencieuse pour la religion, dans *L'Amateur d'Autographes* d'août 1868, (ceci bien dans l'esprit des Lumières) : « *Le dix-huitième siècle aima grandement la vie, et la belle impiété de ce temps fut de replacer sur la terre le séjour légitime de la vie que le christianisme avait rejeté dans l'autre monde.* », ce goût élémentaire de la vie ayant toujours été au fondement de sa pensée philosophique, semble-t-il. « *Sensualisme intellectuel* » d'Anatole France selon l'expression de Marie-Claire Bancquart, qui apparaît dans tous ces entretiens, mais sans illusion, toute espèce de dogmatisme ou de superstition étant impitoyablement écartés, et, où *Ironie* et *Pitié*, sont les deux ressorts du caractère et de la pensée de l'homme. Il cite Condillac, il cite Fontenelle, est proche aussi de l'atomisme de Lucrèce. Indéniablement, Anatole France est plus homme du dix-huitième siècle¹⁹ que du dix-septième siècle dogmatiste rationaliste, ou du dix-neuvième, siècle lourd... *C'est le désir* comme loi unique, qui conduit l'homme dans toutes ses entreprises, désir qui fonctionne comme une *espèce de déterminisme* dans *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, ou ailleurs, comme on le voit dans *Thaïs* où le moine Paphnuce est tenté par la chair et ne peut, lui, se convertir à l'ascétisme et c'est un paradoxe, comme il le souhaiterait.

¹⁹ -Le dix-huitième siècle, « le grand siècle » disait Michelet, pour lequel, Anatole France a une attirance certaine.

Finalement, Anatole France apparaît comme un immense « relativiste » non exempt de contradictions, et par là, il est à même à mon sens de toujours nous enseigner, car doté remarquablement d'un esprit lucide, tant au plan de la morale que de la politique (au sens humaniste du terme). Ces entretiens-miroir, dressés à notre attention nous montrent assez fidèlement je pense, les idées du maître. Leur intérêt ? Même si les Codes²⁰ aujourd'hui ont changé, tant en littérature, que du fait de la société ou des mœurs, il n'empêche : l'homme, depuis les temps les plus lointains, paraît toujours le même, il pense, a tel ou tel caractère, juge, et ne peut se dispenser de philosopher pour autant qu'il est homme, même s'il n'est conduit le plus souvent que par le doute ou le désir. C'est le cas d'Anatole France.

La question de la réception de l'œuvre d'Anatole France n'est cependant pas évidente... De façon curieuse, Milan Kundera, le romancier tchèque bien connu qui vit chez nous, est l'un des rares écrivains aujourd'hui qui s'intéressent encore à lui. Mais l'ironie – car il y a une ironie de l'Histoire – est la suivante : Valéry, qui sera élu à l'Académie française en 1925 au fauteuil d'Anatole France un an après la mort de ce dernier, dans son Discours de réception sous la coupole ne prononcera pas une seule fois son nom²¹. On peut être sensible malgré tout aujourd'hui « *quand on est revenu de tout* », comme écrit Pierre Marcabru, à la moquerie ou ironie des contes (mais il faudrait parler aussi du « merveilleux »), qu'à telle ou telle histoire édifiante, comme *M. Bergeret à Paris* ou *Les Dieux on soif...*

Que dire donc aujourd'hui? Dans le village planétaire où tous déjà nous vivons ou serons appelés à vivre, l'évolution rapide du monde vers *un quelque chose*, mais on ne sait quoi, *de plus en plus informatisé*, ne rendait-elle pas irréparable, malheureuse nécessité, l'abandon de l'écrivain familier qu'il était aux yeux de beaucoup resté ? On a peine aujourd'hui, ne nous le cachons pas, à percevoir le

²⁰ Cf. La notion de Code chez Barthes dans *S/Z*, lequel au plan linguistique joue le rôle de « signifiant » et non de « signifié », le signifié étant le sens.

²¹ - Cité dans *Le roman* - essai de Milan Kundera.

charisme du personnage, l'ampleur d'une personnalité hors du commun, dont on sait que l'érudition émerveillait.²²

Mais rendons à César, ce qui appartient à César – je veux dire au brillant et aimable chroniqueur Pierre Marcabru qui a commandé au début à mon inspiration, et sans lequel je n'aurai jamais écrit – sans doute sur Anatole France. Pierre Marcabru, dans son article, écrit ces lignes :

« [...] Il (Anatole France) prend ses leçons chez les Grecs et les Latins. Il hésite entre Pyrrhon et Epicure, il a des démangeaisons virgiliennes. Les histoires lestes, pourvu qu'elles soient convenables, l'enchantent. Il vit dans cette contradiction. Il est mesuré en toute chose [...] il peint avec des touches d'aquarelliste (l'eau-forte n'est pas sa manière) [...] Il est révolutionnaire mais à condition que rien d'essentiel ne change. Surtout pas l'art fixé à jamais par l'éternel bon goût [...] Au fond, mine de rien, il prêche l'indifférence, ce qui est une bonne recette pour survivre. Il a même un fond de sagesse dont on peut se contenter [...] Elle fera passer le temps [...] ».²³

ICONOGRAPHIE : Anatole France (1891). Portrait brossé dans *La Plume*. Source : Wikimedia Commons, Bibliothèque Nationale de France : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k155958/>

²² -Anecdotes qui donnent un complément aux « Matinées » : « A Carthage il émerveillait de son érudition le conservateur du musée [...] Les sculptures antiques le ravissaient. Bien des fragments précieux ornent les murailles de La Béchellerie [...] Ce goût des rares et vieilles choses, il l'appliquait à l'aménagement de son logis. [...] Emportant de pièce en pièce son marteau et sa boîte à clous, il accrochait lui-même des gravures, de menus médaillons. » in *Anatole France d'après ses confidences et ses souvenirs* par Michel Corday.

²³ - Extrait de l'article « Anatole France : portrait d'un écrivain trop sage in *Le Figaro littéraire* du jeudi 9 mars 2000 – signé Pierre Marcabru.